

La guerre, beaucoup, passionnément, à la folie

07 06 2014, interview d'Annie Vacelet-Vuitton par Rachid Ouadah, motionXmedia.

Mémoires de la folie (2000) & 1914, la folie (2002), films documentaires d'Annie Vacelet-Vuitton, une ex-psy devenue cinéaste sur le tarmac revisitent brièvement le destin des soldats revenus fous de la guerre de 1914.

C'est avec la bise et un humour bien à elle que nous accueille **Annie Vacelet-Vuitton** à la projection de ses deux films documentaires consacrés à la folie et à la guerre : « *Entre, tu vas pouvoir te faire soigner, il y a plein de pys dans la salle* » nous tance-t-elle sur un ton assez lol. En vérité, s'il y a plus de pys (-chologues, -chiatres, -chanalyste, infirmiers) que de gens normaux – comme des journalistes – dans la salle de la **SCAM** (Société Civile des Auteurs Multimédia à Paris), c'est parce qu'elle a convié une large partie de ses sympathies professionnelles à se pencher sur un cas bien plus grave que le notre, celui d'un grand, très grand malade. Le patient ne porte pas de nom, ou en a trop, alors on peut l'appeler « vingtième siècle ». Les symptômes principaux : une exaltation en 1914 suivie de grandes souffrances, des dizaines de millions de morts jusqu'en 1918. Et puis cela a recommencé en 1939, jusqu'à 120 millions de morts. A travers deux documentaires courts, Annie Vacelet-Vuitton raconte l'histoire de quelques uns de ces « poilus » revenus fous de la de la Grande Guerre, faisant lire en voix-off leurs lettres manuscrites. Des ces deux guerres les nations européennes sortiront « *exsangues, de vie, de force, de joie de vivre* » dit-elle citant Godard. Et quant aux personnes, les revenants, intacts physiquement, ils sont, pour beaucoup, irrémédiablement cassés en dedans par les expériences vécues, l'esprit dispersé et brisé plus sûrement que les corps par les obus et leurs éclats. Quand il pleuvait, les combattants voyaient les cadavres de leurs camarades morts enfouis dans le sol remonter à la surface du champ de bataille. La nuit des morts-vivants, c'était pas du cinoche pour les soldats de 14.

Devenir « débile » pour ne plus souffrir

Le sujet de la guerre va hanter l'ex-psy avant même qu'elle ne décide de devenir cinéaste en reprenant des études, à 50 ans en 2003. Il y a ce grand-père survivant de de la Bataille des Dardanelles mais revenu « *pathologiquement violent et alcoolique* ». Il y a tous ces enfants immigrés des zones les plus violentes d'Afrique et d'ailleurs, qu'elle soignera dans les Centres Médico-Psychologiques de la région parisienne. « *Les soldats de 14 nous ont laissé ça, on leur doit la création des CMP et des cures ambulatoires* » nous révèle-elle. « *La guerre a fait avancer la psychiatrie* », de manière exponentielle. Les travaux de Freud sur le trauma, ces années là interdits de traduction, lui ont servi à aider les patients qu'elle recevait dans ces dispensaires eux-mêmes créés à l'issue de la guerre de 14. La guerre nous hante tous, que ce soit dans notre histoire familiale, dans les actualités, ou dans les rues parisiennes en 2003 lorsque Vacelet-Vuitton commence à filmer comme une étudiante qu'elle est redevenue le temps d'un cycle universitaire en cinéma à Paris 13, la contestation du projet d'attaque de l'Irak par **Georges W. Bush**. Dans son premier documentaire, c'est l'Hôpital de Ville-Evrard qui lui donne accès à ses archives. Elle y découvre les dossiers de ces poilus « *revenus fous par milliers* », et puis en tête de pile, celui d'**Antonin Artaud**. « *Mais qu'est-ce qu'il foutait là ce poète ? Comment s'était-il arrangé pour se faire enfermer en pleine seconde guerre mondiale* » s'interroge la cinéaste-psy-étudiante-historienne.

Annie Vacelet-Vuitton termine son diptyque sur la guerre et la folie par un cri : elle est (était) fatiguée de soigner les enfants rendus débiles par les guerres, de récupérer des êtres humains en débris. « *Débile* » au sens professionnel du terme, au sens psychique : « *devenir débile par inhibition* » c'est se fermer au monde pour ne plus en souffrir, « *refuser de savoir* » pour ne pas rouvrir les blessures. « *L'inhibition est un mécanisme de défense que beaucoup d'enfants utilisent mais dont on parle peu* », contrairement à la notion-star de [résilience](#). Les soldats de 14 et 39, fous mais rendus à la vie civile ont laissé aussi un lourd héritage sous la forme de psychoses plurielles, qui se transmettent sous une forme ou une autre, psychique ou sociale, par la parole, les comportements, sans même parler d'[épigénétique](#), à leurs descendants. Elle se transmet aussi apparemment, au sein de cette classe politique qui « *envoie les gens au massacre en mentant publiquement* », des menteurs presque pathologiques. **Condoleezza Rice**, secrétaire d'Etat de l'administration Bush, avait promis « le choc et l'effroi » aux irakiens quelques mois avant de leur envoyer un déluge de bombes, histoire d'attaquer aussi le psychisme de l'ennemi. C'était il y a dix ans. « *Des guerres, il y en a partout, tout le temps* » affirme la cinéaste, à la veille des commémorations de dates importantes des deux plus grands conflits planétaires. Jusqu'à preuve du contraire la France est un pays en guerre, officiellement sur le front afghan et en Centrafrique. Officieusement : au secours, on assassine des hommes. Encore.



« Sans retour », Annie Vacelet-Vuitton en 1975 (P.J., DR).

Annie Vacelet-Vuitton : « J'ai appris le cinéma avec des schizophrènes »

L'écran de cinéma, de télé, celui de la tablette et même du smartphone, est « le charnier de nos émotions » dès qu'il se met à diffuser du contenu narratif. Une ancienne psy devenue cinéaste nous explique en quoi.

Rangez vos couteaux, vos baïonnettes, votre déni, votre scepticisme, vos clichés, votre anti-freudisme primaire et tous vos mécanismes de défense du même genre : nous recevons une psy. [Annie Vacelet-Vuitton](#) est même une ancienne psy. Mais comme disent les flics et tous ces gens qui rentrent du travail avec leurs vêtements encore imbibés de la souffrance d'autrui, psy un jour psy pour toujours. Rangez vos couteaux disions-nous, car Vacelet-Vuitton n'a pas fait s'allonger des riches bourgeois sur de chics divans dans des pièces tamisées élégamment décorées. Elle a dispensé son savoir-faire dans des dispensaires, dans des C.M.P., les centres médico-psychologiques où les moins riches vont se faire soigner les maux de l'esprit et de la société. Elle a sauvé, ou pas, beaucoup d'enfants abîmés par la vie. Parallèlement, elle a été auteure, notamment pour *Chimères*, la revue fondée par **Guattari** et **Deleuze**.

Et puis quelque chose s'est passé, au début des années 2000. La psy est fatiguée, autant physiquement que psychiquement. Une première expérience avec des patients schizophrènes de la clinique de Ville-Evrard dans les années 80 marque sa véritable entrée dans le monde de l'image. A 50 ans passés, elle reprend des études à l'université de Saint-Denis, section cinéma, pour acquérir « *un nouvel outil d'abord du monde* ». Spontanément, elle filme les manifestations géantes contre le projet de « sale guerre » en Irak de l'hydre à trois têtes « Bush-Blair-Sharon » comme on l'appelait. La psy étudiante en cinéma se retrouve alors encerclée littéralement par le thème et les réalités de la guerre. La guerre est partout : au CMP où elle soigne « *les enfants des immigrés* » fuyant des pays, souvent africains, déchirés par les conflits, dont une fillette traumatisée par la vision de son père découpé à la machette ; dans le compte-à-rebours macabre précédant le déclenchement du carnage irakien ; et dans les archives de l'hôpital de Ville-Evrard qui s'ouvrent à elle et lui révèlent les dossiers de Camille Claudel, Antonin Artaud par hasard, et surtout ceux des soldats de la guerre de 14-18 « *revenus fous par milliers* ». Elle a tiré plusieurs films documentaires de ces « *expériences limites* », dont *Mémoires de la folie* et *1914, la folie* que nous avons vus à la **SCAM** en avril 2014, et que vous pourrez visionner lors de leur prochaine projection public à Montreuil en octobre de cette année du centenaire de la Première Guerre Mondiale.

Nous avons rencontré Annie-Vacelet-Vuitton, de manière informelle dans un petit café parisien à mi-chemin entre la rue du Rhin et l'avenue de Flandres, pour parler de cette passerelle réelle et pourtant intangible qui relie le cinéma, la guerre et les politiciens : la folie.

Je pose la question à la spectatrice, la cinéaste et l'ex-psy : quelle image donne le cinéma de la folie ?

Il y a une théorie qui dit que le cinéma et folie c'est la même chose, c'est la même structure. C'est à dire qu'à partir d'un certain moment le cinéma est devenu, a toujours été, un outil de projection de l'inconscient, des pensées les plus difficiles auxquelles l'Homme a affaire et qui ne sont pas acceptables socialement. Le cinéma a ce rôle là, de projeter sur l'écran, dont certains théoriciens ont dit que l'écran de cinéma était un « charnier des émotions » comme l'inconscient est un charnier des représentations trop puissantes, trop fortes, trop destructrices. Au fond, cinéma et folie, c'est un peu la même chose. C'est un travail sur les fantasmes, les rêves, les désirs inconscients les plus inavouables, c'est tout. Au cinéma on

tue, on trahit. Tu peux dire qu'on le faisait déjà au théâtre chez les Grecs, mais le cinéma est allé un peu plus loin.

C'est un hasard si on utilise les mots « écran » et « projection » ?

Certainement pas. Ce n'est certainement pas un hasard. Il y a des termes communs. Je ne sais plus qui a parlé de ça, peut-être Bazin, cette formule de l' « écran comme charnier des émotions » pour une psychanalyste, ancienne psy, comme moi, c'est une formule forte à partir de laquelle tu peux réfléchir sur folie et cinéma. Parce qu'au cinéma on voit souvent du contenu qui parle de folie, des personnages fous. Comme le psychotique de *Psychose*. Le cinéma a des contenus fous, mais structurellement il est comme une élaboration, comme un délire, ou un rêve. Déjà la salle de cinéma, c'est bizarre. On est en demi-sommeil...

J'allais vous en parler. On entre dans une « salle obscure », remplie d'inconnus, on s'installe dans un fauteuil, on éteint la lumière, parfois, quand on arrive en retard on y entre dans une obscurité totale...

Oui, on est de l'autre côté de la rationalité. On se fait projeter des choses inavouables et on les accepte collectivement, mais dans une demi-nuit, dans une demi-insomnie. Après, aller au cinéma ne remplacera jamais une psychanalyse. Si on a affaire à des démons intérieurs il vaut mieux essayer de faire le travail de l'analyse. Mais peut-être que les gens se servent du cinéma comme d'une sorte de rêve éveillé qui les soulage de certaines angoisses, régulièrement, en répétant l'expérience de la séance. Il y a des gens qui ne se sentent pas bien, ils vont au cinéma, puis après ils se sentent mieux.

D'ailleurs on parle de « séance » de cinéma comme on parle de « séance » en thérapie. C'est drôle, il y a plein de mots en commun. Vous dites que le cinéma ne peut pas remplacer une psychanalyse. Mais pour qui ? L'auteur ou le spectateur ?

Les deux.

On a pourtant le sentiment que certains auteurs se servent du cinéma pour comprendre ou amoindrir leurs maux, comme ils se serviraient d'une psychanalyse ou d'une psychothérapie.

Comme toute création. Ils sont à la limite. Ils sont là où l'art peut se mettre à rencontrer la folie. Ça a été décrit par Foucault, qui parle des « zones blanches aux confins de la folie » où la littérature, le cinéma, ou la peinture, est en passe de rencontrer la folie mais ne la rencontre jamais vraiment, la salue de loin, laisse les fous finir leur vie dans un asile quelconque, dans des espaces blancs, et puis s'en retourne dans la société, chez les gens normaux, avec un objet artistique ramené de ces expériences limites. C'est pour ça qu'il y a beaucoup d'artistes qu'on prend pour des fous et qui ne sont pas fous. Simplement ils vont dans ces confins blancs, ces déserts blancs décrits par Foucault dans *Histoire de la folie à l'âge classique* (ou *Naissance de la clinique*, ed. **Presses Universitaires de France**, ndlr) dans un chapitre, qui n'apparaît que dans la première édition et qui n'a pas été réédité ensuite mais qui est très intéressant. Parce qu'il ne s'agit pas de dire que la folie et l'art c'est la même chose. Ce n'est pas vrai. Mais, dans « les confins blancs des déserts psychiques », ils se saluent de loin. Quelques fois ils se rendent service, parce que les pys un peu artistes peuvent vraiment aider les malades. Faut être un peu artiste pour être psy et aimer les grands malades. Et les malades apportent quelque chose de merveilleux par moment, aux pys et

aux artistes qui rapportent ça dans la vie courante. Mais on ne peut pas dire des choses définitives. On ne peut pas dire « c'est pareil ». Certainement pas. Mais on peut parler de voyage, de parcours, de rencontres de loin, de salut qu'on se fait de loin, de courtoisie.

Le mot « folie » est un mot assez général...

Oui mais on sait bien de quoi on parle.

De quoi on parle exactement ?

On parle de souffrance, de douleur. Quand on parle de folie on parle de quelqu'un qui n'y arrive plus, qui n'arrive plus à tenir la stature sociale et humaine. Vous dites « folie » on sait de quoi on parle. Un fou c'est quelqu'un qui souffre énormément et qui le fait payer aux autres éventuellement. Éventuellement, parce que y'en a qui se laissent crever tout simplement.

Pourquoi le thème de la guerre revient souvent dans votre travail ?

En 2003, la guerre menaçait en Irak. Il y avait d'énormes manif dans la rue. On était 15 millions. C'était en plus un mouvement mondial. Personne n'en voulait de cette attaque de Bagdad. En même temps, j'étais encore psychanalyste et je recevais plein d'enfants qui arrivaient des guerres, au dispensaire. Comme je le dis à la fin de mon film, les guerres ça rend vraiment les enfants débiles. Je dis « autistes » dans le film, pour généraliser. Ça ferme leur intelligence, ça les rend débiles, inhibés. C'est un mécanisme de défense qui a été décrit par Freud dans son dernier livre Inhibition, symptôme et angoisse. L'inhibition on en parle pas beaucoup dans la vie courante, mais c'est un mécanisme de défense qu'énormément d'enfants utilisent pour se protéger psychiquement. Donc ils deviennent un peu débiles. Les enfants qui arrivaient des guerres d'Afrique, à l'époque c'était au Zaïre – il y a tout le temps des guerres, partout – les immigrés amènent leurs enfants dans les dispensaires, parce que leurs enfants ne vont pas bien. Les enfants qui vivent la guerre ne vont pas bien. Et on en voit plein, plein, dans les dispensaires, et ils arrivent de partout.

Bush voulait attaquer Bagdad, et il y avait cette petit gamine dont je me disais qu'elle était en train de devenir débile, par inhibition. C'était une enfant qui ne voulait plus rien savoir, dans les deux sens du terme. Elle avait vu la guerre, son père avait été coupé à la machette. (...). La façon dont elle se défendait c'était en ne voulant plus rien savoir, du coup elle n'arrivait plus à apprendre à l'école. La maîtresse disait « faut apprendre », la gamine réagissait en disant « je ne veux rien savoir ». Elle avait 7 ans, et il fallait l'empêcher de devenir débile sans la mettre en danger psychiquement, parce que si elle se re-ouvrait elle revoyait le corps morcelé de son père. Donc, tu vois, c'est délicat. Parce que par moment on se dit qu'il vaut mieux qu'elle reste un peu débile plutôt que se taper des angoisses horribles toute sa vie. Ça c'est un mécanisme de défense. Donc c'est assez fort. Et c'était au moment où je commençais à m'ennuyer sévèrement. J'étais psychanalyste et j'avais besoin d'acquérir un autre outil d'abord du monde, et donc j'étais dans ces manif et je me suis mises à filmer avec une petite caméra. Et j'ai pris un énorme plaisir à filmer des gens. Je trouvais ça très vivant, même physiquement. Je marchais, je filmais, je retrouvais une sorte de santé montagnarde. Parce que passer sa vie assis à écouter les souffrances des autres, physiquement c'est éreintant. Je me suis dit, « tiens, je vais faire des études de cinéma ». C'est tout bête.

C'est arrivé tard, alors ?

A cinquante ans. Et cette joie de tourner, partir dans la rue avec les gens, je l'avais éprouvée avec les malades à l'hôpital de jour quand on a fermé l'asile et qu'on a ouvert des structures de soin ambulatoires sur la commune. On s'ennuyait vraiment avec les malades. Ils se demandaient quoi faire. Certains disaient « on va chercher du travail » mais « oh ben non, c'est le chômage, donc y'en aura pas pour nous ». C'était dans les années 80. D'autres disaient « on n'a qu'à aller acheter des trucs dans les magasins » et d'autres répondaient « oui mais acheter c'est pas marrant ». Alors on a fait des petits films. On a fait deux petits films. On s'est vraiment marré. Ça les a vraiment aidé de retourner le regard de la caméra sur les gens normaux, ça les a aidé à lutter contre leur sentiment de persécution. Ils avaient l'impression qu'on les regardait tout le temps, parce qu'ils étaient fous. C'est là que j'ai été thérapeute (Voir dans « Métapsychologie » de Freud « Pulsions et destin des pulsions ») : je leur ai dit « comment est-ce que vous voyez qui vous regarde ? Vous les regardez vous aussi, ou quoi ? vous avez donc vous aussi un regard ? – Pas possible ! on va filmer, si vous regardez, on va filmer et puis c'est tout ». Donc il y a deux films qui existent de l'hôpital de jour de Bondy, qui sont supers. Mais ils ressemblent justement à une accumulation de rushes. Ils sont mal montés. J'ai reculé sur le montage parce qu'un malade m'a dit que si on coupait dans le film, on allait couper dans son corps. C'est ça la psychose. Pour lui, si on coupait dans l'image, il menaçait de faire la même chose sur son corps. Je me suis dit, bon, les malades, on peut faire un certain chemin avec eux. Prendre les images : aucun problème. Allez vers les gens, les interviewer : aucun problème. Si tu les vois un jour ces films, tu vas rigoler. Mais ils ne sont pas montés. Je dis « ok on monte pas, on s'en fout nous ». Donc, par rapport à la création cinématographique je reviens de très, très loin. Parce que j'ai appris tout ça avec des schizophrènes. C'est eux qui m'ont dit « ah, coupe pas ça va me faire mal » ! J'ai dit « ben on coupe pas, on s'en fout ! ». C'est des films exceptionnels, que je défends. Et les petits snobs de la fac les ont vu, ils ont dit « c'est mal monté ». Et pour cause ! Pour moi, l'origine du cinéma, c'est là.